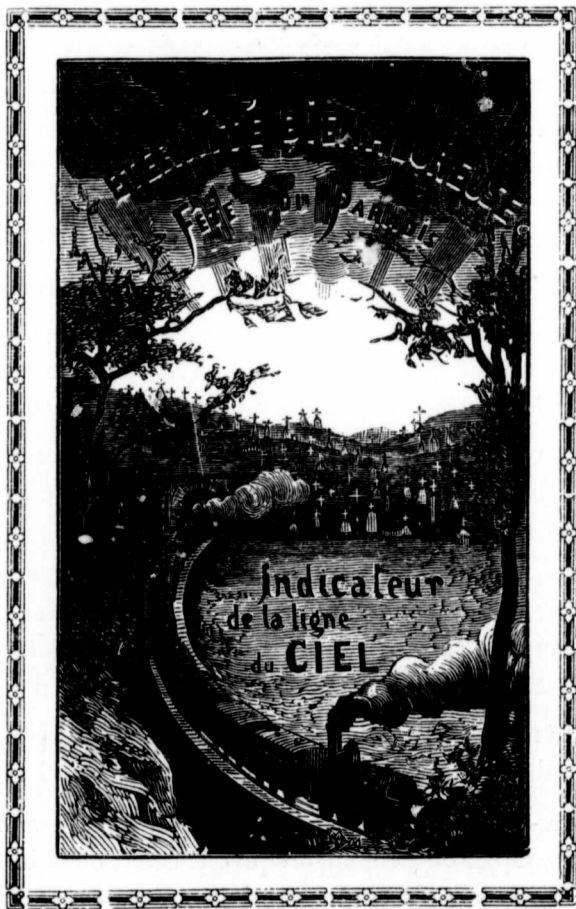


Bulletin Eucharistique



LA GRANDE LIGNE

allant d'un continent à l'autre.

I. BILLET.—Il n'y a de Billets que pour aller ; pas de Billets de retour. Ce point n'admet pas d'exception.

Les voyageurs doivent *noter* tout d'abord qu'il n'y a qu'une seule *bonne ligne* pour se rendre à destination.

II. PRIX DU PASSAGE.—La moindre bonne œuvre est acceptée, ne fut-ce qu'un verre d'eau, pourvu qu'il soit donné avec le costume blanc, et pour l'amour de Dieu.

NOTA.—Nul voyageur ne peut recourir à la bourse d'une autre pour se faire admettre : la contribution est strictement personnelle.

III. UNIFORME.—Pour être admis dans l'un des trains et y garder sa place, le costume blanc est de rigueur.

NOTA.—Le voyageur, qui par quelque infraction perd droit à son siège, peut le recouvrer en se présentant au guichet de la Pénitence, où il est toujours bien accueilli.

IV. BAGAGES.—Rien que des sacs de bonnes œuvres !... On ne risque rien d'en emporter le plus possible ; car pas un colis ne s'égare.

NOTA.—Tout autre bagage est refusé ; et s'il s'en glisse, il expose le voyageur à un dur lavage, à un point d'arrêt qu'on appelle le Purgatoire. Il est donc de l'intérêt des voyageurs de s'en débarrasser avant de prendre place.

V. DÉPART.—De grand matin, quelquefois le midi, et au plus tard le soir. Les chars sont toujours au grand complet.

NOTA.—Il est plus sûr de prendre le train du matin ; si on le manque, on peut encore avoir celui de midi ; mais c'est bien risqué d'attendre celui du soir, à cause de l'engorgement et du mélange des personnes.

VI. COMPOSITION DES TRAINS.—Pas de wagons-lits, ni de salons ; peu de sièges rembourrés, surtout dans les trains rapides, la ligne étant calquée exactement sur la voie du Calvaire.

NOTA.—Si vous êtes un peu secoués sur la route, c'est signe que vous êtes dans un train *express* ; ne vous en alarmez pas trop.—A chaque train, il y a deux locomotives : l'une est en tête, c'est celle de *l'amour* ; l'autre est à l'arrière, c'est celle de *la crainte*. Si la première fait défaut, on a recours à la *seconde*.

VII. TRAJET.—Il est plus ou moins court, plus ou moins accidenté, suivant le tempérament et la destinée des voyageurs.

NOTA.—Si on surmonte les *contre-temps* et les *obstacles* qui ne manquent pas de survenir, c'est la preuve qu'on *marche bien*, et qu'on arrivera *sûrement*.

VIII. TERMINUS.—Bientôt la terre disparaît, et de nouveaux cioux se présentent aux regards. C'est le moment de descendre. — Immense gare à deux divisions : l'une à droite, l'autre à gauche.

NOTA.—A son arrivée, le voyageur présente son *ticket*, et on lui indique la nouvelle direction qu'il doit prendre.

Alors, le voyageur, qui a *bien fait son chemin*, trouve le nouveau pays si beau qu'il *ne veut plus le quitter.....* Celui qui a *fait fausse route* veut revenir sur ses pas, mais on lui dit qu'il *est trop tard...!*

Voyageurs, prenez donc bien vos précautions, et choisissez d'avance le compartiment dans lequel vous voulez prendre place ; car il n'y a pas de revenez-y.

“ Pourquoi cette personne occupe-t-elle encore la terre, dit un Ange à Dieu ? Enlevez-la donc du monde ! ”

“ Non, répondit le Seigneur, pas encore cette année...; elle m'a prié d'avoir patience, m'assurant qu'elle réparerait tout son passé ! ”

PARAPHRASE DU *DIES IRÆ*.

Il s'avance, il nous faut l'attendre
Le jour de colère et d'effroi,
Qui réduira le monde en cendre ;
Témoin et la Sibylle et le Prophète-Roi.
A l'aspect du Dieu du Calvaire,
Qui pourra dire nos terreurs ?
Quand il viendra, juge sévère,
Démêler notre amas de crimes et d'erreurs !
Soudain la trompette résonne
Sur tous les points de l'univers,
Et de la tombe au pied du trône
Assemble en un clin d'œil mille peuples divers.
La Mort, non moins que la Nature,
S'étonne qu'au bruit de l'airain
Se ranime la créature
Pour répondre à l'appel du Juge souverain.
Un livre, où se trouvent écrites
Nos œuvres de vie ou de mort,
De chacun, selon ses mérites,
Pour la joie ou les pleurs va décider le sort.
Lors donc que siégera le Juge,
Le jour luira sur tout secret ;
En vain l'habile subterfuge
Voudra de la justice éluder le décret.
Que dire en ma misère extrême ?
Quel patron oser implorer,
Quand à peine le juste lui-même
Sur ses propres vertus pourra se rassurer ?

Grand Roi, vous qu'en tremblant j'adore,
Qui sans moi m'avez racheté,
A mon secours venez encore,
Sauvez-moi, je vous prie, ô source de bonté.

Rappelez à votre mémoire
Que mon salut, Jésus si doux,
Vous fit descendre de la gloire,
Ah ! ne me perdez pas en ce jour de courroux !

Vous me cherchez avec fatigue ;
Sur la croix votre sang divin
Pour ma liberté se prodigue ;
Aurez-vous enduré tant de travaux en vain !

Juste juge de la vengeance,
Votre insolvable serviteur
Vous conjure avant l'échéance
De ne plus le tenir pour votre débiteur !

Mon visage rougit de honte,
Je suis coupable et j'en gémis.
Ah ! pour n'en plus demander compte,
Dites-moi, Dieu Sauveur : "Tes péchés te sont remis."

A Madeleine pécheresse
Vous accordez grâce et merci ;
Comme au larron dans sa détresse,
Vous m'en donnez le droit, en vous j'espère aussi.

Mes prières ne sont pas dignes ;
Mais n'écoutez que votre instinct,
Vos inclinations bénignes ;
Et que j'échappe au feu qui jamais ne s'éteint.

Qu'en entrant par la porte étroite,
 Je sois du nombre des brebis ;
 Et que j'évite, à votre droite,
 Les tourments qui des boucs devront être subis.
 Lorsqu'aux maudits dans les abîmes
 Les brasiers seront dévolus,
 Pour apanage de leurs crimes,
 Faites-moi prendre place au milieu des élus !
 A vos pieds je prie et je pleure,
 Le cœur consumé de regrets ;
 Ah ! pitié pour ma dernière heure,
 Seigneur, et de ma fin prenez les intérêts !
 O jour d'amertume et de larmes,
 Où, des cendres ressuscité
 Le coupable en proie aux alarmes
 Se verra tout à coup au tribunal cité !
 Que les pleurs de la repentance,
 Versés par l'homme criminel,
 Effacent sa triste sentence ;
 Et donnez lui, Seigneur, le repos éternel.

P. P. D.

LA MANNE

Figure de l'Eucharistie.

(1532 avant Jésus-Christ.)

Les Hébreux, sortis d'Egypte au nombre de plus de six cent mille, et ayant épuisé leurs provisions en arrivant dans le désert de Sin, se mirent à murmurer contre Moïse en disant : " Plût à Dieu que nous fussions morts en Egypte par la main du Seigneur, alors que nous étions assis devant des tables couvertes de viande, et que nous avions du pain

à satiété : pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert, pour nous y faire mourir de faim ? ” Alors le Seigneur, apparaissant dans une nuée, dit à Moïse : “ Je vais vous faire pleuvoir *des pains du ciel* ; le peuple ira chaque jour en ramasser autant qu’il lui en faudra pour sa subsistance ; vous en serez rassasiés et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. ” Et Moïse se tournant vers le peuple lui dit : “ Vous verrez *demain matin* éclater la gloire du Seigneur, car il a entendu vos murmures et il a eu pitié de votre détresse. ”

Et voilà que le matin une rosée couvrit la terre tout autour du camp ; l’on vit paraître dessus une multitude de petits grains blancs qu’on aurait dit pilés au mortier, assez semblables à des grains de grêle, et de la grosseur de la graine de coriandre. A cette vue le peuple s’écria : “ *Man-hu ?* Qu’est-ce que cela ? ” — “ C’est, répondit Moïse, le pain que Dieu vous donne à manger. ”

Ce pain continua à tomber de la même manière chaque matin, pendant les *quarante* ans que le peuple demeura dans le désert.

Chacun n’en devait prendre que ce qu’il lui en fallait pour la journée. Certains en prirent plus, d’autres moins ; cependant ils se trouvèrent n’en avoir tous qu’une même quantité. Personne n’en devait garder jusqu’au lendemain, toute la provision de chaque jour devant être consommée dans la journée. Plusieurs, par esprit de défiance, en gardèrent une partie, mais en vain : elle se couvrit de vers pendant la nuit et se décomposa.

La veille du Sabbat cependant, il était permis d’en prendre deux mesures : une pour ce jour-là et une pour

le lendemain ; la manne alors se conservait sans corruption, car ils ne devaient point aller en chercher en ce jour du Seigneur. Il fallait aller la recueillir dès l'aurore, avant le lever du soleil : dès que le soleil avait lui, elle se fondait et disparaissait. Ils la recueillaient, l'écrasait sous la meule ou dans un mortier, la faisaient cuire, et en pétrissaient des pains en forme de couronnes. Enfin, le goût naturel de la manne était celui de la farine la plus pure mêlée avec du miel.

La manne était une nourriture exquise, préparée par les Anges dans les hauteurs de l'air ; l'Eucharistie est un pain divin qui nous est procuré par les anges de la terre, les prêtres du Seigneur. Au nom de Jésus-Christ, ils prononcent une parole sur un peu de pain, sur un peu de vin, et par le plus éclatant miracle de la droite du Très-Haut, le Verbe de Dieu fait homme est rendu présent sur l'autel sous les espèces sacramentelles ! " C'est mon Père, disait Notre-Seigneur à Capharnaüm, qui vous donne le vrai pain de vie. Je suis le pain de vie ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde ; ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage."

O prêtre, que ton ministère est grand : tu consacres ce que les anges adorent et ce qu'ils ne peuvent consacrer eux-mêmes ! *Si je rencontrais un ange et un prêtre, disait saint François d'Assise, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange ; car ce dernier n'est que le messenger du Seigneur, tandis que le prêtre en est le lieutenant !* Et sainte Thérèse baisait l'endroit qui avait été foulé par les pieds du prêtre !

La manne était de couleur blanche ; elle venait se reposer

sur la rosée comme sur une nappe immaculée ; n'est-ce pas une image des blanches espèces sacramentelles reposant sur le corporal qui doit être éclatant de propreté ?

C'était comme " quelque chose de pilé au mortier. " Jésus-Christ que nous recevons dans l'Eucharistie n'a-t-il pas été comme écrasé, broyé par la souffrance, avant de devenir sur l'autel le pain de nos âmes ? Et puis, de même que ceux des Hébreux qui ramassaient davantage n'avaient pas plus que ceux qui recueillaient selon les prescriptions du Seigneur ; de même les fidèles qui communient sous la seule espèce du pain reçoivent autant que les prêtres qui communient sous les deux espèces.

Certes, ils avaient raison les enfants d'Israël de s'écrier : *Man-hu ?* Qu'est-ce que cela ? Mais les chrétiens ont infiniment plus lieu de s'étonner des prodiges qui s'opèrent à l'autel. Est-il croyable que Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme, daigne s'anéantir au point de se rendre présent dans une chétive hostie ? Est-il croyable que Celui que le ciel ne peut contenir consente à résider dans nos cœurs par la sainte communion ? Qu'était-ce que la manne ? " La manne était du ciel, dit saint Ambroise, mais le pain eucharistique est au-dessus du ciel. Celle-là était du ciel ; celui-ci est le Seigneur du ciel. Celle-là était sujette à la corruption, lorsqu'on la gardait plus d'un jour ; celui-ci est incorruptible et préserve de la corruption tous ceux qui le mangent avec dévotion. Celle-là n'était que figurative ; celui-ci est la réalité. " Si donc, vous admirez avec raison ce qui n'était qu'ombre et figure, combien ne devez-vous pas admirer davantage ce que la figure représentait ! La manne tombait chaque matin, excepté les jours de Sabbat,

pendant les quarante années que les Israélites voyagèrent dans le désert ; la vraie manne tombe tous les matins, dans tous les pays de l'univers, partout où il y a un prêtre pour prononcer sur le pain et le vin les paroles sacramentelles. Il y a près de dix-neuf siècles que ce prodige se répète sans cesse, et le jour et la nuit, et il se continuera jusqu'à la fin des temps.

Enfin, le peuple hébreu ne se nourrit de la manne qu'après le passage de la mer Rouge, et il fallait se lever de grand matin pour aller recueillir cette céleste nourriture ; c'était le symbole des deux principales dispositions nécessaires pour bien communier : la pureté de cœur, c'est-à-dire l'affranchissement de la servitude du péché grave, sans laquelle, dit saint Paul, *on mangerait sa propre condamnation* : et une foi vive, qui se traduise par un ardent désir ; car cette nourriture céleste fortifie peu ou beaucoup selon le désir de celui qui la reçoit.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens imitateurs des grossiers Israélites qui se dégoûtaient de la manne et soupiraient après les viandes et les oignons d'Egypte ? Pourquoi faut-il qu'il y ait des chrétiens, dont le sens surnaturel étant émoussé par la dissipation, l'immortification, l'attache aux créatures, le péché, n'éprouvent aucun attrait pour le pain des anges ? Ah ! ne soyons pas du nombre de ces malheureux ! Que par notre recueillement, la pureté de notre conscience, l'ardeur de notre dévotion, nous puissions dire l'Eucharistie "NOTRE NOURRITURE PAR EXCELLENCE".

Union de nos cœurs au Cœur de Jésus.



Amis du Sacré Cœur et du Saint Sacrement,
Gémissons de concert, pleurons amèrement !
Puisque ce Dieu si bon souffre encor qu'on l'aborde,
Crions : Seigneur, pardon ! miséricorde !

Pardon, Cœur de Jésus, Cœur tendre, Cœur aimable,
Recevez, exaucez notre amende honorable !

UNE DEMI-HEURE DEVANT LE SAINT SACREMENT.

SIX MINUTES.

Mettez-vous d'abord en la présence de Jésus : il est là !

“ Je vous adore dévotement, o Divinité cachée, qui me dérobez votre présence sous les voiles mystérieux de votre divin Sacrement.

“ O mon Sauveur Jésus, Fils de Dieu et de la Vierge Marie, vous êtes là : je le sais, je *le crois*, parce que vous l'avez dit, et que vos paroles ne trompent pas, ô mon Dieu !

“ Je vous adore avec le plus profond respect, en m'unissant aux Anges du sanctuaire et à la Très Sainte Vierge, le parfait modèle de la foi. ”

Récitez une dizaine de chapelet, en esprit *d'adoration*.

SIX MINUTES.

Heureuses les âmes, admises à l'audience du Sauveur Jésus : que d'infirmes soupirent après sa présence ; que de personnes empêchées par leurs occupations ; combien d'autres qui, par négligence ou indifférence, ne répondent pas à l'appel de Jésus !

“ O bon Jésus, je vous remercie du loisir que vous me donnez, et de la grâce que vous me faites en m'attirant auprès de vous... ”

Un seul instant qu'on passe dans ton temple
Vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels.

Une dizaine de chapelet en union avec la Sainte Vierge, afin de *remercier* Notre-Seigneur de tous ses bienfaits.

SIX MINUTES.

La reconnaissance est la clef des grâces de Dieu ; après avoir remercié, demandez de nouvelles faveurs : car la libéralité du Cœur de Jésus est inépuisable. Pauvre, venez

vous enrichir ! Malade, venez solliciter votre guérison ! Ame inquiète et troublée, venez chercher le calme ! Ame coupable, venez demander pardon !

“ Divin Jésus, qui avez dit : *venez* à moi, vous tous qui travaillez et qui souffrez et je vous soulagerai ; – me voici avec toutes mes misères.

“ Ayez pitié de moi, à cause de ma faiblesse ; j’implore l’intercession auprès de vous de la miséricordieuse Vierge Marie. ”

Une *dizaine* de chapelet, en esprit de *supplication*.

SIX MINUTES.

Contemplez Jésus dans son divin Sacrement : conversez avec Lui sur les mystères de sa vie eucharistique.

Que fait-il, *nuit et jour*, dans son tabernacle et au centre de l’ostensoir ? A Jésus de vous répondre : qu’il ne cesse de prier son Père céleste en faveur des hommes ; qu’il veille non seulement sur l’Eglise, mais sur chacun des membres de son Eglise ; qu’il a l’œil de son amour constamment fixé sur votre âme... !

“ O Jésus, pourquoi êtes-vous si peu connu, si peu aimé ! Que je vous connaisse donc davantage, afin que je vous aime de plus en plus ; qu’à l’exemple du cœur de la très Sainte Vierge Marie, la Mère du bel amour, mon cœur soit tout embrasé du feu de la plus pure charité ! ”

Une *dizaine* de chapelet, pour obtenir une plus grande piété envers le Saint Sacrement.

SIX MINUTES.

Jésus, dans sa vie eucharistique, a bien des sujets de tristesse : tous les péchés qui se commettent, *nuit et jour*, dans le monde, et plus spécialement les irrévérances, les

profanations et les sacrilèges dont il est lui-même l'objet dans le Saint Sacrement.

“ Quand j'y pense, ô doux Jésus, je suis navré de douleur ! Je voudrais vous dédommager par ma ferveur de toutes les injures que vous souffrez dans la Sainte Eucharistie. Pardon, Seigneur, mille fois pardon.

“ En réparation de toutes mes irrévérences personnelles, je veux vous aimer sans mesure, et vous servir sans relâche, Sauveur Jésus ; je veux aussi aimer et servir la Sainte Vierge Marie.

“ Elle est votre mère, elle est aussi la mienne : n'est-il pas vrai que vous lui avez ordonné de *m'adopter* pour son enfant ? ”

Dans un *double* sentiment de reconnaissance et d'abandon à Jésus et à Marie, récitez la cinquième dizaine.

Puis, après vous être recueilli un instant, avoir fait la *communion spirituelle*, retirez-vous en silence, emportant avec vous la bénédiction de Jésus et de Marie.

LE SAINT SACREMENT.

C'est moi, ne craignez rien !

Ah ! voilà encore un de ces mots que l'Eucharistie nous adresse dans son mystérieux langage pour rassurer nos cœurs, leur inspirer une vive et tendre confiance. Quelle parole, en effet, nous donnerait contre les périls, les tentations et les épreuves, une plus forte assurance et un plus invincible appui ?

C'EST MOI, nous dit-il à tous, moi l'Agneau de Dieu immolé sur le Calvaire pour effacer tous vos péchés ; moi dont le cœur a soupiré pour vous, moi dont les yeux ont

pleuré sur vous, moi dont les pieds se sont fatigués pour vous, moi dont les mains se sont tendues vers vous, moi dont le sang a coulé pour vous : C'EST MOI...

NE CRAIGNEZ RIEN, auprès du Tabernacle. Là, je me suis fait plus petit que dans la crèche, et les bergers ne me craignaient pas. Là, je me suis fait plus docile et plus doux que dans la maison de Nazareth, et Marie et Joseph ne me craignaient pas. Là, je me suis fait plus dénué de tout que pendant ma vie mortelle : je n'avais pas alors où reposer ma tête ; je ne vous demande pour me reposer maintenant que vos tabernacles et vos cœurs : NE CRAIGNEZ RIEN.

NE CRAIGNEZ RIEN, car dans ce Sacrement j'ai caché ma puissance ; ne craignez rien, car j'y ai déposé mes bénédictions et mes grâces ; ne craignez rien des infirmités de votre nature, car là est ma chair sacrée qui guérit la vôtre ; ne craignez rien de vos souillures passées, car là vous puiserez le sang et l'eau qui jaillissent de mon Cœur pour les purifier. Pauvre brebis égarée, ne crains rien, c'est ici le bercail et le gras pâturage ; pauvre enfant prodigue, ne crains rien, c'est ici le festin de la réconciliation ; pauvre Samaritaine, ne crains rien, c'est ici le don de Dieu qu'il te sera permis de connaître et de goûter ; pauvre étranger blessé sur la route, ne crains rien, c'est ici le vin et l'huile qui panseront tes blessures. Qui que vous soyez, ne craignez rien, c'est ici votre Pain de vie.

J'écoute avec bonheur ces consolantes paroles, ô mon Dieu, et je n'hésite pas à me rendre à cet appel de la confiance. Oui, quand je m'approche de votre Tabernacle et que là je vous entends me dire C'EST MOI, j'adore, mais

je ne crains pas ; je m'humilie profondément, mais je ne crains pas ; j'envisage avec calme les ennemis de mon âme, je les méprise et je ne les crains pas ; je me résigne aux orages du monde, aux souffrances de la vie, mais je ne les crains pas. J'éprouve en moi que cette douce confiance me rend plus facile l'éloignement du péché, la pratique de la vertu, et je me dis souvent que LA CRAINTE DU SEIGNEUR ÉTANT LE COMMENCEMENT DE SA SAGESSE, sa perfection et sa consommation sont une confiance aveugle au Dieu de l'Eucharistie.

L'ANNÉE 1644 à VILLE-MARIE.

Deux événements, que nous aimons à rappeler ici, se produisirent, au milieu de la colonie naissante de Ville-Marie, pendant l'année 1644.

Ce fut au printemps de cette année, que l'on commença à semer dans l'île *du froment* de France ; blé précieux, surtout à une époque où les relations avec la mère-patrie étaient si longues et si difficiles.

Jusqu'à cette année, les colons n'avaient semé que des pois et du blé d'Inde, selon la coutume déjà observée à Québec. Le Père Vimont écrivait en 1643 : " Chaque famille française, au moins pour la plupart, fait maintenant sa *petite* provision de froment, de seigle, de pois, d'orge et d'autres grains nécessaires à la vie humaine, qui plus, qui moins, les uns quasi pour la moitié de l'année, les autres pour une partie..."

Ce fut à l'instigation de M. d'Ailleboust que l'on commença à semer du froment dans l'île de Montréal. On avait craint d'abord que le froid excessif du Canada ne fit périr la semence ; mais on put alors se convaincre du

contraire, et même reconnaître par une heureuse expérience que le froment *se multiplia beaucoup* dans ces premières années.

Heureuse dut être Mlle Mance, l'orsqu'elle put moudre les *premiers grains* de froment, nés du sol de Ville-Marie, et en faire les premiers pains destinés à servir de matière eucharistique, dans la célébration des Saints Mystères !

La bonne récolte de ces précieux épis de froment n'était-elle pas aussi comme un heureux présage des développements que devait prendre plus tard, dans cette île privilégiée, la dévotion au Saint Sacrement ?

La première journée d'exposition solennelle du 18 mai 1642, la sainte Messe célébrée dans la chapelle du Fort et au pied de la Croix plantée sur le Mont-Royal, les saluts du Saint Sacrement que les premiers colons avaient chaque jeudi soir à la fin de leur journée de travail, la communion *fréquente* à laquelle beaucoup d'entre eux étaient admis, la confrérie de la Bonne-Mort et du *Très Saint Sacrement*, affiliée, dès le 29 août 1730, à l'Archiconfrérie romaine de même nom, toutes ces manifestations de la piété des colons de Ville-Marie étaient le magnifique prélude de la dévotion que nous voyons aujourd'hui se développer de plus en plus envers la divine Eucharistie, dans la populeuse cité de Montréal, la cité Ville-Marie.

Sans compter les Pères du Saint Sacrement, récemment établis à Montréal, chaque paroisse ne possède-t-elle pas une confrérie de la Bonne Mort, ou l'Œuvre de l'Adoration diurne du Saint Sacrement, pour les Dames et les Demoiselles ?

Enfin, à l'instar d'un certain nombre de villes d'Europe,

Montréal n'a-t-il pas sa belle Œuvre de l'Adoration nocturne, à laquelle sont conviés, pour former une *Cour d'honneur* à Jésus-Hostie, tous les hommes au cœur généreux imitateurs de leurs ancêtres, les premiers colons ?

Fondée en 1881, et canoniquement affiliée à l'Archiconfrérie romaine, l'Adoration nocturne a son siège à Notre-Dame, dans la chapelle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, non loin par conséquent de la première chapelle du Fort, et presque sur l'emplacement de la maison de M. Pierre Leber, le père de la célèbre recluse du Saint Sacrement.

Un autre événement très remarquable se produisit encore à Ville-Marie, en l'année 1644 : ce fut la fondation de l'Hôtel-Dieu.

Remarquons d'abord la beauté de ce nom *Hôtel-Dieu*, employé pour désigner l'hôpital où l'on exerce à l'égard des pauvres et des infirmes toutes les œuvres de miséricorde corporelle.

Hôtel-Dieu, ou *hôtel de Dieu*, nous rappelle l'enseignement de Notre-Seigneur, nous affirmant qu'il considère comme fait à lui-même tout ce qu'on fait pour ses membres souffrants.

Voici donc comment fut fondé cet établissement, qui devait rendre de si grands services à la colonie ; car la première installation était à peine terminée que l'Hôpital se trouva rempli de malades ou d'hommes, blessés dans les combats avec les Iroquois.

Une noble dame de Paris, possédant une fortune considérable qu'elle employait dans les œuvres de charité avec une modestie admirable, Mme de Bullion, ayant eu connaissance des efforts de la Compagnie de Montréal mit

d'abord à leur disposition une somme de plus de cinquante mille écus, et ne cessa dans la suite d'envoyer de nouveaux secours à Mlle Mance.

Afin de n'avoir pas à craindre les inondations du fleuve Saint-Laurent, M. de Maisonneuve choisit pour l'emplacement de l'Hôtel-Dieu un terrain plus élevé, situé à environ 200 pas du Fort, c'est-à-dire à peu près à l'endroit occupé aujourd'hui par les magasins Cassidy, No 399 rue Saint Paul.

Une cuisine, une chambre pour Mlle Mance, une autre pour les servantes, deux pièces pour les malades, le tout formant un bâtiment de 60 pieds de long sur 24 de large, voilà ce qui composa d'abord l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie.

On y adjoignit *un petit oratoire en pierre, de neuf à dix pieds carrés, orné assez proprement et voûté, afin d'y mettre à couvert de la pluie le Très Saint Sacrement, qui commença à y reposer dès que l'hôpital eut été achevé, sans cesser d'être aussi toujours dans la chapelle du Fort.*

Notre-Seigneur, multipliait ainsi miraculeusement sa présence, pour animer le courage des colons du Fort et consoler les malades de l'Hôtel-Dieu en allégeant leurs souffrances.

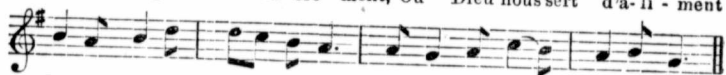
La chapelle du Fort, construite d'abord *en écorce*, (1642), avait été remplacée, l'année suivante 1643, par une autre plus convenable *en charpente*, laquelle servit d'église paroissiale sous le titre de Notre-Dame, jusqu'en 1656.

Durant plusieurs années, le Saint Sacrement fut donc conservé à la petite église du Fort et en même temps dans le petit oratoire de l'Hôtel-Dieu, qui devint *un lieu de station* pour les Processions, spécialement pour celle du Saint Sacrement, à l'occasion de laquelle Mlle Mance dressait toujours un beau reposoir...

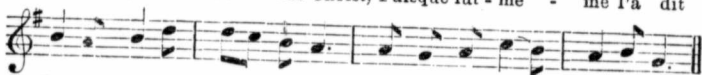
JÉSUS DANS L'EUCCHARISTIE.

*Andante.**B. Grignon de Montfort.*

O l'au-gus - te sa - cre - ment, Où Dieu nous sert d'a - li - ment



J'y crois pré sent Jé - sus-Christ, Puisque lui - mè - me l'a dit



J'y crois prés - ent Jé - sus-Christ, Puisque lui mè - - me l'a dit,

O l'auguste sacrement,
Où Dieu nous sert d'aliment ;
J'y crois présent Jésus-Christ,
Puisque lui même l'a dit.

Aux prêtres donnant sa loi,
Il dit : Faites comme moi ;
C'est mon corps livré pour vous ;
C'est mon sang, buvez-en tous.

Dans la consécration,
Le prêtre parle en son nom :
Aussitôt et chaque fois,
Jésus se rend à sa voix.

Le pain, le vin n'y sont plus,
C'est le vrai corps de Jésus ;
Son corps tient le lieu du pain ;
Son sang tient le lieu du vin ;

Il en reste la couleur,
La forme, le goût, l'odeur :
Mais, sous ces faibles dehors
On a son sang et son corps.

Dans chaque hostie il s'est mis
A la façon des esprits.
On ne le partage point ;
Il est tout dans chaque point.

Qui le prend indignement
Mange et boit son jugement ;
C'est le crime de Judas,
Le plus noir des attentats.

Qui lui prépare son cœur
Trouve en lui le vrai bonheur ;
S'unissant à Jésus Christ,
Il devient un même esprit.

Jésus est le Roi des rois :
Adorons le sur la croix,
Adorons-le dans le ciel,
Adorons le sur l'autel.

Ne demandons pas comment ?
Soumettons-nous humblement :
Si nos sens peuvent errer,
La foi doit nous rassurer.

LES DOMINICAINS AU GROENLAND.

XIV siècle.

Non moins ardents que les Bénédictins, les fils de saint Dominique ont porté de tous côtés les efforts de leur dévouement et de leur zèle, dans le Nouveau Monde : " Missionnaires, protecteurs des Indiens, juristes, linguistes, historiens, professeurs, inquisiteurs et prélats, ils ont fondé, dit Mandonnet, des universités dans les colonies espagnoles et donné des évêques à presque tous les sièges de cette église naissante."

Ils ont eu l'honneur de compter dans leurs rangs Louis Bertrand, un admirable apôtre, et sainte Rose de Lima, "*la première et la plus gracieuse fleur de sainteté*" des Indes occidentales.

Après plus d'un siècle et demi d'établissement sur le continent américain, Clément X n'hésitait pas à déclarer : " Que l'ordre de saint Dominique semblait avoir reçu du ciel, en partage, la glorieuse mission d'amener à la connaissance du vrai Dieu et d'assujétir à l'Eglise romaine la nation américaine. "

Puissante aussi fut l'influence, exercée par les grands docteurs dominicains sur le mouvement scientifique, qui prépara les voyages de Colomb ; les services signalés, rendus par Diégo de Déza au grand navigateur, firent rendre au fils illustre de saint Dominique ce beau témoignage :

" C'est Diégo de Déza qui a été cause que leurs Altesses d'Espagne possédassent les Indes et que moi je sois demeuré en Castille, alors que j'étais déjà en route pour l'étranger. " Colomb, 21 déc. 1504.

A la gloire des Frères Prêcheurs, disons encore ici qu'ils ont exercé leur zèle apostolique, jusqu'au milieu des glaces

du cercle polaire arctique ; c'est ce fait peu connu et raconté par les vénitiens Nicolo et Antonio Zéno, que nous aimons à publier aujourd'hui.

En remontant la côte orientale du Groënland jusqu'au 69^e degré de latitude nord, au fond d'une baie appelée *Saint-Thomas*, ces deux explorateurs vénitiens découvrirent, en 1395, un monastère de Dominicains.

N'oublions pas que nous sommes dans les dernières années du quatorzième siècle ; pour une raison astronomique plutôt soupçonnée qu'expliquée, le climat de l'hémisphère boréal, devenu beaucoup plus rude de nos jours, traversait alors une période favorable ; les vieilles *sagas* du moyen âge nous représentent l'Islande comme couverte de forêts, alors qu'aujourd'hui toute trace de végétation arborescente a disparu de l'île. Le Groënland lui même n'avait pas été baptisé *Terre-Verte* par antiphrase. Bien avant l'époque où Nicolo Zeno circulait sur les confins de l'océan glacial, les Norvégiens, les Islandais avaient colonisé le pays, bâti des églises et fondé des monastères, dans le genre de celui que visita Nicolo. Voici donc en résumé la curieuse description qu'il nous a laissée, dans une de ses dernières lettres.

Suivant Nicolo Zeno, le monastère de Saint-Thomas, fondé par *des Frères prêcheurs*, est situé dans le voisinage d'un volcan assez comparable au Vésuve ou à l'Etna. C'est même à l'aide des matériaux fournis par le cratère que le couvent a été bâti. Refroidies à l'air libre, les laves constituent des pierres à la fois dures, légères et solides, éminemment propres à la construction des murs et des voûtes ; et, pour obtenir une sorte de bitume ou de ciment d'excel-

lente qualité, il suffit d'arroser d'eau froide les laves récemment vomies et encore chaudes, qui alors se délitent et tombent en poussière. Quand au village indigène, il est entièrement groupé à la base même de la montagne ignivome ; les maisons sont toutes rondes, s'étendent uniformément sur un diamètre de 25 pieds et sont percées d'un trou supérieur qui sert à éclairer la hutte dans laquelle la chaleur naturelle du sol entretient une température fort agréable.

Zeno décrit tout au long la construction et l'emploi des barques des pêcheurs, et il est impossible de ne pas reconnaître les célèbres cajaks groënlandais, faits de peaux de phoque adroitement cousues et ajustées sur la carcasse de l'animal : merveilleux bateaux qui ne sombrent jamais, qui ne redoutent ni chocs ni avaries et bravent impunément les tempêtes les plus furieuses.

A Saint-Thomas, les eaux minérales ne sont utilisées que pour leur chaleur ; pour tous les usages domestiques, pour la cuisine, dans les serres et les jardins, on emploie exclusivement de l'eau ordinaire qu'on a soin de faire circuler dans des tuyaux souterrains afin qu'elle ne se congèle pas. Voilà en résumé la curieuse description de Antonio Zéno.

Depuis longtemps on n'a pas revu le monastère de Saint-Thomas ; son existence n'en est pas moins certaine. D'anciens auteurs parlent de cette fondation sur les côtes du Groënland ; Mercator résumant leurs récits disait : " Nous connaissons au Groënland deux habitations, Albe et le monastère de Saint-Thomas. " En 1564, année où le Gouverneur d'Islande confisqua le monastère de Helgaffoël, un vieux moine disait avoir habité Saint-Thomas, et en faisait une description conforme à celle des Zeni.

Nous ne pouvons donc douter que, dans ces parages groënlandais d'où la rigueur du froid a progressivement chassé les colonies européennes, il n'y ait eu de bons religieux louant et bénissant Dieu, le *jour et la nuit*, offrant *chaque matin* le sacrifice eucharistique, instruisant et baptisant les sauvages Esquimaux qu'ils s'efforçaient d'amener à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ.

DE NAZARETH A BETHLÉEM.

LES DEUX VOYAGEURS

Sous le beau ciel de l'Orient, deux pauvres habitants de Nazareth, en Galilée, un ouvrier et une jeune mère sortaient de leur ville natale pour un voyage de plusieurs jours. Leur chétive apparence, leur vêtement modeste, une démarche calme et recueillie faisaient briller la merveilleuse beauté de l'épouse et la sereine gravité de son compagnon.

Ce dernier, nommé Joseph, n'était plus jeune : il jouissait cependant encore de toute la vigueur de l'âge.

Bien que sa condition d'ouvrier l'assujettit chaque jour à une tâche manuelle, son regard profond et son air pensif trahissaient en lui une âme initiée aux contemplations supérieures.

La jeune épouse, qui l'accompagnait, était un vivant modèle de modestie, de pureté, de grâce angélique : elle s'appelait Marie.

Ils se rendaient tous deux à Bethléem, la petite ville de Juda pour obéir à un édit de l'empereur Auguste et y faire enregistrer leur nom.

Ceux qui les rencontraient sur la route faisaient bien peu de cas des deux humbles voyageurs, que néanmoins les anges du ciel environnaient mystérieusement. L'heure

approchait où le Désiré des collines éternelles, le fils de cette humble Vierge, le Verbe éternel, allait enfin apparaître dans le monde.

De Nazareth à Bethléem, il y avait plusieurs jours de marche : le chemin était pénible à travers les montagnes de la Samarie. Toutefois, ce long trajet n'était pas pour eux sans consolation : de temps en temps les deux époux, sortant de leur recueillement contemplatif, échangeaient des paroles brûlantes de charité et bénissaient ensemble les desseins de la divine Providence.

L'habitude qu'ils avaient de se nourrir des Saintes Ecritures, et de répéter les prières de la liturgie juive, ramenait naturellement sur leurs lèvres les accents des Prophètes.

Ils trouvaient surtout dans les psaumes de leur ancêtre, le roi David, des sentiments conformes à leur situation présente ; aussi me semble-t-il entendre Joseph dire à Marie :

“ Qui peut se comparer à notre Dieu dont la demeure est là haut ? ”

“ Et qui regarde ce qu'il y a de petit et d'humble sur la terre, ” reprenait celle qui avait chanté le *Magnificat*, quelques mois auparavant.

“ Il élève un pauvre homme, répondait le modeste charpentier ; pour le grandir, il va le chercher jusque dans sa misère. ”

“ Et il le place avec les princes, avec les princes de son peuple, ” ajoutait la Reine des anges.

“ C'est lui en effet, répliquait avec émotion le saint Patriarche, qui donne à la Vierge, cachée dans sa maison, les joies de la maternité. ”

BETHLÉEM.

Après une longue journée de marche Marie et Joseph arrivèrent à Bethléem ; la nuit allait commencer.

On était en hiver, et l'air froid se faisait sentir vivement. Où trouver un logement ? car les étrangers abondaient en ce moment dans la petite ville de Bethléem et les hôtelleries étaient remplies. N'y aura-t-il donc plus de place pour Marie et Joseph ? Peut-être une démarche moins modeste, un air plus fier, des habits plus riches leur auraient fait rencontrer une meilleure volonté ! Mais, allait se réaliser ce que le Fils de Dieu dira plus tard : " Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leur nid, le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête... Venu parmi les siens, les siens ne l'ont pas reconnu. "

C'est pourquoi Marie et Joseph sont forcés de sortir du bourg pour chercher, malgré leur fatigue, un gîte dans la campagne. Non loin de là, un peu en dehors de la ville, ils trouvent une grotte naturelle, servant d'étable obscure à quelques animaux.

Une tradition populaire, conforme à deux prophéties en harmonie avec la soif d'humiliation du Sauveur, nous indique dans cette écurie un âne et un bœuf.

NAISSANCE DE JESUS.

A l'heure de minuit, comme un rayon de lumière traversant le cristal, comme une fleur exhalant son parfum sans nuire à son coloris, ainsi Marie mettait au jour son divin Fils, sans rien perdre de sa miraculeuse virginité. Dans ce moment que le langage même d'un Séraphin ne saurait dépeindre, la Reine du ciel, mêlant ses larmes à son premier sourire de mère, prit ce petit enfant déjà souffrant et mordu par la froidure, l'enveloppa de langes et le coucha sur la paille de la pauvre crèche.

Les premières mains qui touchèrent ici-bas l'Enfant



Qu'il est beau ce petit enfant !
Qu'il est tendre, qu'il est charmant !
Je l'aime, je l'aime !
Ah ! qu'il est ravissant !
C'est l'amour même !

Adorons, prosternés, ce doux et tendre Agneau ;
Tombons ensemble au pied de son berceau !
C'est un enfant, mais il est adorable ;
Il est petit, mais il est tout aimable !

Dieu, les premiers genoux qui fléchirent devant lui, les premiers regards qui le purent contempler, les premières lèvres qui effleurèrent respectueusement et amoureusement son front divin furent vos mains, vos genoux, vos regards, vos lèvres, ô divine Marie.

Joseph, le juste, l'époux de la Vierge, le représentant choisi du Père éternel, était là aussi plongé dans une méditation extatique : il adorait du plus profond de son âme le Verbe éternel fait chair pour sauver le monde. Ainsi s'accomplissait le songe prophétique de l'ancien Joseph : "L'enfant était adoré de son père et de sa mère. "

O Marie et Joseph, modèles parfaits des adoratrices et des adorateurs de Jésus, donnez la lumière à nos esprits et la charité à nos cœurs, toutes les fois que nous serons admis à adorer le même Jésus, toujours vivant pour nous dans son divin Sacrement !

Alphabet Spirituel de l'Âme Chrétienne

A

Abnégation...! mot toujours rude à la nature ;
Mais l'amour de JÉSUS en est la source pure.

B

Bien faire toutes choses...est pour nous le secret
De vivre sans péché, de mourir sans regret.

C

Charité! des vertus JÉSUS te fit la Reine ;
Domine sur nos cœurs, aimable souveraine.

D

Douceur, fille de DIEU, sœur de l'humilité ;
Exhale ton parfum, fleur de la Charité !

E

Egalité d'humeur, caractère uniforme
Fait mourir le caprice, en JÉSUS nous transforme.

F

Fermeté sans raideur, pour remplir son devoir.
Avec DIEU l'on peut tout, mais il faut le vouloir

G

Gaîté toujours aimable, à DIEU gagant les âmes,
Tu montes d'un cœur pur comme un beau jet de flammes

H

Humilité sincère..., et non pas...à crochets ;
Qui, par mépris de soi, s'attache à des hochets... !

I

Intention, vers DIEU tu diriges nos œuvres ;
Sans toi que sommes-nous ? De vulgaires manœuvres.

J

JÉSUS! De tout mon cœur le servir et l'aimer ;
Que nul bien, hors de Lui, ne puisse me charmer.
Etudions sans cesse, imitons ce modèle ;
A le faire connaître employons notre zèle.

K

Kyrie... ! c'est le cri des pécheurs pénitents ;
Pardonnez-nous, SEIGNEUR, nos oublis si fréquents.

L

*Lisez-vous, chaque jour, un ouvrage pieux ?
Un bon livre est toujours un ami précieux.*

M

*Marie est notre MÈRE, apprenons à connaître
Son esprit et sa vie ; aimons-la tendrement ;
Mais imitons surtout, simple fidèle ou prêtre,
Son Cœur Immaculé, le Cœur le plus aimant.....*

N

*Nazareth...! c'est la vie humble, pauvre et cachée,
Vers laquelle soupire une âme détachée.*

O

*Obéir à l'Eglise, et à tout supérieur,
Simplement et pour DIEU, préserve de l'erreur.*

P

*Pureté dans le cœur, dans l'esprit et le corps,
N'est-ce point ici-bas le plus grand des trésors ?*

Q

*Quart d'heure saintement passé dans l'oraison,
Viens souvent de ma vie éclairer l'horizon.*

R

*Résolutions...! Oui, c'est bien là ma folie,
Souvent je vous reprends, souvent je vous oublie.*

S

*Soumission chrétienne, amoureuse, au BON DIEU,
Pour tout événement, en tout temps, en tout lieu.*

T

Tempérance...! Vertu modérant toute chose,
 Sous le regard divin qui voit dans la nuit close..

U

UNION très étroite à DIEU présent aux âmes,
 Par le saint Sacrifice et la Communion,
 La visite de JÉSUS et la récollection,
 La prière fervente et par ces traits de flammes
 Qui vont au Cœur de DIEU, d'où jaillit toute grâce,
 De nos iniquités purifiant l'immonde trace.

V

Vigilance la nuit, vigilance le jour ;
 D'un péril éloigné prévenons le retour.

X

La *Croix* est l'étendard qui nous rendra vainqueurs ;
 En la portant sur nous, gravons-la dans nos cœurs.

Y

Les *yeux* modestes sont le reflet d'un cœur pur,
 Oubliant tout pour voir le ciel aux champs d'azur.

Z

Le *zèle* est une flamme ardente et généreuse
 Pour la gloire de DIEU, le salut du prochain ;
 Rien ne peut étouffer cette ardeur courageuse
 Dont le Cœur de JÉSUS est le foyer divin.

**Si vous faites cela, vous possédez la vie,
 Vous irez de l'exil au Ciel, votre patrie.**

LA DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE
auprès du Saint Sacrement.



Recueillons-nous : minuit vient ; une année
Va nous quitter pour ne plus revenir.
C'est le Seigneur qui nous l'avait donnée ;
A son autel, nous voulons la finir.
Prosternons-nous devant la sainte Hostie,
Où notre Dieu repose nuit et jour.
Divin Jésus, dans votre Eucharistie,
A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour (*bis*).

L'année a fui ; mes heures avec elle,
Portant à Dieu travail, joie et douleur.
Ah ! j'ai besoin dans ma course mortelle
De reposer auprès de votre Cœur ;
Et je le trouve en l'adorable Hostie :
Pour mon bonheur, il est là nuit et jour !
Divin Jésus, dans votre Eucharistie,
A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour (*bis*).

Je vous adore, ô Grandeur ineffable,
Eternité qui n'a pas de déclin,
Vie immortelle, infinie, immuable,
Et dont pour moi ce beau ciboire est plein.
Et je redis devant la sainte Hostie,
Où mon grand Dieu repose nuit et jour :
Divin Jésus, dans votre Eucharistie,
A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour (*bis*).

Encore, encore, une grâce suprême :
Que cette année, en s'éloignant de nous,
M'entende dire : O mon Dieu, je vous aime !
Mais que ne puis-je aimer autant que vous !
Que ce soupir soit le cri de ma vie,
A tout instant, jusqu'à mon dernier jour.
Divin Jésus, dans votre Eucharistie,
A vous, ce soir, mon dernier chant d'amour (*bis*).